

partent ensemble, traversent les sables du désert, et vont attendre le marchand ou le voyageur pour le piller. L'homme dévaste, massacre, enlève, et le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune sont poursuivis, ils hâtent leur fuite. Le voleur monte son chameau favori, pousse la troupe, fait jusqu'à trois cents lieues en huit jours sans décharger ses bêtes, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils passent tout ce temps-là sans boire, à moins qu'ils ne sentent par hasard une source à quelque distance de leur route : alors ils doublent le pas, et courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une seule fois, pour la soif passée et pour la soif avenir. Tel est cet animal si souvent célébré dans la Bible, dans le Coran, et dans les romans orientaux.

L'Arabie heureuse, plus étendue que l'Arabie pétrée, moins vaste que l'Arabie déserte, n'est pas généralement digne du beau titre qu'elle porte. Une partie de ce pays si vanté ne compte que peu d'habitans, auxquels le sol et le climat refusent même les moindres jouissances un peu agréables. Il n'y a de vraiment intéressant que l'Yémen ; encore ses plaines, connues sous le nom de *Tehama*, qui bordent le golfe Arabique, et qui vont jusqu'à sept ou huit lieues de profondeur, sont-elles arides, sèches et brûlées. On n'y voit que quelques dattiers, quelques cotonniers qui

doivent fournir aux besoins des hommes ignorans, grossiers et orgueilleux qui occupent ces misérables plages.

Combien le spectacle qu'offrent les montagnes est différent de celui que présente le Tehama ! Sur ces hauteurs on jouit constamment d'un ciel serein, d'un climat tempéré, d'un air salubre, d'un vent régulier et doux, de pluies propres aux saisons. La terre y est partout excellente, d'une exploitation facile, bien arrosée, propre aux grains, aux fruits, aux légumes, aux aromates, à toutes les productions. C'est un jardin, c'est le plus agréable des jardins. Les paisibles cultivateurs de ces campagnes fortunées sont parvenus à toute la liberté, à toute l'aisance, à tout le bonheur que leur état comporte.

Les propriétaires, les marchands, les ouvriers fixés dans les petites mais nombreuses villes dont l'Yémen est rempli, partagent ces avantages. Il a été cent et cent fois assuré que l'amusement chéri de la plupart d'entre eux était de faire des vers galans ou amoureux. Leurs compositions sont, a-t-on dit, d'une grâce, d'une mollesse, d'un raffinement, soit d'expression, soit de sentiment dont n'approche aucun peuple ancien ou moderne. La langue qu'ils parlent dans ce monde à leurs maîtresses semble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leurs houris. C'est une espèce de musique si touchante, c'est un murmure si doux, ce sont des comparaisons si riantes et si fraîches,

grands ont toute la majesté que comporte le goût arabe. Dans la plupart, les appartemens sont rafraîchis par des jets d'eau, et meublés par ce que l'Inde et la Perse offrent de plus élégant et de plus agréable. La cour de l'Yémen est plus nombreuse que brillante. Les voyageurs assurent que la cité est grande, fort peuplée, quoique remplie de jardins, et que rien n'y manque de ce qu'exigent les besoins, les délices même de la vie. Son commerce riche, étendu, varié, est en grande partie dans les mains des Juifs, là comme ailleurs trop avilis, et dans celles des banians. Ces marchands indiens doivent tous les mois une redevance au gouvernement, qui hérite même de tous ceux d'entre eux qui meurent sans laisser des parens dans le pays.

Quoique la contrée où est située Sana ne soit pas une des plus belles contrées de l'Yémen, elle ne laisse pas de réunir plusieurs avantages. L'air y est pur et tempéré. Sur les bords des nombreux ruisseaux qui l'arrosent sont des prairies riantes, des vergers abondans en fruits délicieux, des vignobles, dont les raisins mûrissent à une si grande distance l'un de l'autre, qu'on en a de frais la plus grande partie de l'année. Dans les terrains privés de sources ont été creusés des réservoirs profonds qu'on remplit à l'époque des grandes pluies, et qu'on ouvre dans les temps secs. Où il eût été trop difficile ou trop dispendieux de se ménager cette ressource, on a eu recours à des puits où les seaux sont très-multipliés. Ce qui man-

que le plus, ce sont les bois de charpente ou de chauffage. Les montagnes y sont trop arides pour alimenter de grands végétaux.

L'Hedjaz, situé à l'occident de la péninsule, peut avoir deux cent soixante lieues de long sur cent quarante de large. La plus grande partie de ce vaste espace n'est pas susceptible de culture. On y compte, comme dans l'Arabie pétrée et dans l'Arabie déserte, beaucoup de tribus errantes ou sédentaires, la plupart très-faibles, et toutes indépendantes les unes des autres. Deux villes, chères aux musulmans, ont pu seules fixer un peu l'attention sur cette stérile contrée.

A trente ou trente-cinq milles de la mer Rouge, se voit Médine, élevée dans une plaine peu étendue, généralement couverte de dattiers. On la dit petite, passablement bâtie, et entourée d'un mauvais mur. Tout ce qu'elle a de célébrité, elle le doit au tombeau de Mahomet, qui en lui-même n'a rien de remarquable, mais qui est couvert par un édifice qui a de la majesté. Dans cette belle coupole sont réunies les riches offrandes que les princes, que les riches sectateurs du Coran y font passer depuis tant de siècles. La garde de ces immenses trésors est confiée à quarante eunuques, auxquels on a vraisemblablement supposé moins de pente pour le pillage, parce qu'ils ne laissent point de postérité. Tout le bâtiment est tapissé extérieurement d'une étoffe superbe, brodée d'or sur un fond vert. Elle se fabrique à Da-

mas , et on la renouvelle chaque fois que la fête du sacrifice tombe un vendredi , ou que Constantinople reçoit un nouveau sultan. Il n'y a point de loi qui commande de visiter ce sanctuaire , tout révérent qu'il est : aussi n'y a-t-il guère que les caravanes de l'Égypte et de la Syrie qui , au retour de la ville sainte , se détournent un peu pour y faire leurs dévotions. Médine eut long-temps ses souverains particuliers. Depuis quelques années , elle obéit au chérif de la Mecque.

A quelques milles de cette fameuse capitale de l'Arabie croissent sur d'agréables coteaux des fruits abondans et variés , des légumes d'un goût exquis , d'autres productions plus ou moins précieuses ; mais sur le sol sec , aride et sablonneux où elle est placée , on ne voit dans aucune saison la moindre verdure , pas même un de ces buissons qu'on trouve toujours dans les déserts les plus affreux. L'air n'est pas plus favorable que la terre , et les chaleurs sont insupportables la plus grande partie de l'année. C'est cependant le séjour des hommes les plus distingués et les plus riches de l'Hedjaz , qui y ont bâti des maisons aussi agréables et aussi commodes que le climat et les matériaux pouvaient le comporter. Si depuis deux siècles ils boivent de l'eau salubre , ils le doivent à la porte ottomane , qui la fait arriver à grands frais du mont Aarafat.

Si la ville est chère aux Arabes , elle le doit à la Kaba ou maison de Dieu , dans laquelle ils

pensent généralement qu'Abraham faisait ses dévotions. L'architecture n'en est pas recherchée. C'est un petit édifice carré où l'on monte par une échelle. Il ne s'ouvre que deux fois l'an , et encore n'en permet-on l'entrée qu'aux personnes de la plus grande considération. Dans son mur extérieur est enchâssé , un peu au-dessus de terre , une pierre noire qu'on assure avoir été portée par l'ange Gabriel , et que tous les mahométans s'empressent de baiser. Plus haut , le temple entier est enveloppé de la célèbre étoffe de soie noire que fabrique l'Égypte , qui est changée tous les ans , et sur laquelle sont brodés en or les plus belles maximes de l'Alcoran. Autour et à quelque distance de la kaba règne un rang de piliers de bronze où sont suspendus des candelabres et des lampes d'argent. Tout auprès sont les quatre maisons de prières des quatre sectes musulmanes regardées comme orthodoxes. Dans la même place se voient trois autres bâtimens ; l'un couvre un puits produit ou découvert par un miracle ; et dans les deux autres sont déposés les ustensiles qui servent au culte. Tous ces monumens sacrés sont environnés d'un vaste édifice où l'on compte six minarets , et qui repose sur trois rangs de colonnes. C'est sous ces portiques que les négocians étalent leurs marchandises , et que les pèlerins se réfugient aux heures des plus grandes chaleurs.

De temps immémorial on accourait en foule de toutes parts à la kaba. Mahomet fit une loi de

ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un usage. Il voulut que tous ceux qui se soumettraient au Coran fissent une fois en leur vie ce pèlerinage, si leur santé, si leur fortune le leur permettaient. Aussitôt on vit se former en Syrie, en Egypte, en Barbarie, à Bagdad, de grandes caravanes, qui prirent la route de la ville sainte. Des vaisseaux très-multipliés y en portèrent de la Nubie, de la côte orientale de l'Afrique, des îles répandues dans les mers d'Asie, de l'Indostan, du golfe Persique. Il en arriva en petites troupes de toutes les parties de l'Arabie. Peu à peu leur nombre s'éleva annuellement à douze ou quinze cent mille. Il s'est successivement réduit au septième ou au huitième de ce qu'il fut dans les temps de ferveur, et encore la plupart de ces pèlerins sont-ils des misérables que des héritiers religieux paient pour satisfaire à une obligation que leurs pères avaient négligé ou méprisé de remplir. Le prophète ordonne que tous les voyageurs pieux ou mercenaires achètent ou fassent bénir cinq pièces de toile de coton pour former leur suaire, ou pour en servir à ceux de leurs proches ou de leurs amis que des raisons valables auront empêchés d'accomplir le précepte.

xx.
Commerce
général de
l'Arabie, et
celui des An-
glais en par-
ticulier.

Cette politique devait faire de la Mecque le centre d'un commerce immense. Le camp qu'occupent autour de ses murailles les musulmans étrangers est devenu en effet un des marchés les plus florissans du globe. On y trouve réuni ce que

l'Orient a de plus précieux, et tout est enlevé. Les pèlerins, la plupart plus ou moins marchands, emploient d'autant plus volontiers leurs propres capitaux et ceux qui leur ont été confiés, qu'en traversant le désert ils évitent plusieurs douanes toutes oppressives, et que dans celles qu'il ne leur est pas possible de franchir, ils sont, à raison de leur état, traités avec une indulgence que n'éprouvent jamais les autres négocians.

Malheureusement très-peu des objets qui forment cette circulation sortent du sol ou des ateliers de l'Arabie. Elle n'y fournissait guère anciennement que de l'encens, de la myrrhe, de l'aloës, du séné, du baume de la Mecque, quelques simples pour la médecine, quelques matières pour la teinture. Ce n'est que tard, que très-tard que le café lui a donné plus de part à ce grand trafic.

Le caféier vient originairement de la haute Ethiopie, où il est cultivé de temps immémorial. On croit communément qu'un mollah nommé Chadely fut le premier Arabe qui fit usage de son fruit, dans la vue de se délivrer d'un assoupissement continuel qui ne lui permettait pas de vaquer d'une manière convenable à ses prières nocturnes. Ses derviches l'imitèrent; leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'apercevoir que cette boisson purifiait le sang, dissipait les pesanteurs de l'estomac, égayait l'esprit; et ceux mêmes qui n'avaient pas besoin de se tenir éveillés l'adoptèrent. De Médine, de la

que leur poésie est parfumée comme leur contrée. Ce qu'est l'honneur dans les mœurs de nos paladins, les imitations de la nature le sont dans les poèmes arabes. Là c'est une quintessence de vertu ; ici c'est une quintessence de volupté. On les voit abattus sous les ardeurs de leurs passions et de leur climat, ayant à peine la force de respirer. Ils s'abandonnent sans réserve à une langueur délicieuse, qu'ils n'éprouveraient pas peut-être sous un autre ciel.

Si tout cela fut vrai autrefois, il a depuis longtemps cessé de l'être. La vie des habitans aisés ou riches de l'Yémen se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du sorbet ; à faire brûler des parfums exquis, dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits légèrement imprégnés d'une aspersion d'eau rose. Comme dans cette contrée la musique et la danse passent pour ignobles, que les jeux de hasard sont interdits, que l'austère retraite des femmes empêche toute galanterie, que les plaisirs de la table sont comptés pour rien, que les boissons fortes ne sont pas permises, que les visites sont très-rares, que les lieux de débauche n'existent pas, les habitans, qui tous ou la plupart aiment passionnément la société, sont réduits à l'aller chercher dans les foires, que le besoin de se communiquer a rendues fréquentes, presque journalières. Cette vie errante et dissipée a sans doute fait perdre aux montagnards de l'Yémen ce ton fier ou dédaigneux qu'on reproche

aux autres musulmans, et procuré aux voyageurs de quelque pays, de quelque religion qu'ils fussent, une sûreté et des égards tels que les présentent les empires les plus civilisés. La multitude des affaires qui se traitent dans ces grands marchés, et la confusion des rangs, qui y est ordinaire, ont dû naturellement inspirer au peuple le désir de savoir lire, de savoir écrire ; et aux citoyens d'un ordre supérieur celui de se former aux calculs, de rimer de bons ou de mauvais vers, de s'instruire de ce qu'il y a de plus raisonnable dans les meilleurs interprètes du Coran. Ce sont là toutes les sciences du pays.

Quoique, prise dans son ensemble, l'Arabie soit très-vaste, elle est partagée en un grand nombre de hordes errantes ou sédentaires, toutes si bornées, qu'aucune n'est digne d'attention. Il n'y a que trois états assez étendus pour avoir chacun dans l'intérieur des terres une ville, et une ville capitale.

Celle de l'Yémen est Sana, très-anciennement bâtie, à cinquante lieues de la mer, au pied d'une montagne. Un mur flanqué de tours enveloppe sa circonférence, et une citadelle placée sur une hauteur voisine la défend. Une terre durcie au soleil est seule employée dans les maisons des simples citoyens. C'est avec de la brique ou avec des pierres de taille que les mosquées, que les caravansérais, que tous les édifices publics sont construits. Le palais du prince et les hôtels des